

de la Loire : tout en elle témoignait de son désespoir. Il était au moins juste de respecter sa douleur. Une famille appartenant à la noblesse lyonnaise pensa autrement : elle fit des fêtes, elle eut des illuminations avec des transparents fleur-delysés. L'armée se crut insultée ; elle se déchaîna contre la famille, qu'elle accusa de l'insulte ; elle en dévasta l'habitation, située rue du Pérat, et elle menaçait de se porter aux dernières extrémités. Les pouvoirs de M. Pons avaient cessé de droit, mais il les reprit de fait, parce que cette résolution pouvait sauver la ville d'une épouvantable confusion. Il se porta sur le théâtre de la dévastation : il fit d'abord enfoncer des tonneaux de vin qui étaient la proie des dévastateurs et qui alimentaient leur égarement. Cette première précaution fut salutaire ; sans elle peut-être la vengeance n'aurait eu aucune borne et des massacres s'en seraient suivis. Aidé par de bons citoyens de la garde nationale, au nombre desquels l'auteur de cet article eut le bonheur de se trouver, M. Pons se voua à sauver les imprudents qui s'étaient attiré un si pressant danger, et il les sauva. Nous sommes certains de n'être démentis par personne, en affirmant qu'en cette triste journée, M. Pons mérita bien de la ville de Lyon. Aussi, le préfet qui devait lui succéder, et qui avait refusé de l'accompagner, en était tellement convaincu, qu'il ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance pour le service immense, disait-il, qu'il venait de rendre à la population en général et aux hautes classes en particulier. Il blâmait sévèrement la famille qui avait provoqué la calamité à laquelle la vigoureuse énergie de M. Pons avait seule pu mettre un terme.

Mais ce ne fut pas le seul malheur dont la fermeté de M. Pons préserva notre cité.

Quelques ambitieux obscurs, dont l'intérêt personnel était l'unique mobile, avaient imaginé d'organiser une Vendée dans le département du Rhône, et quelques rassemblements s'étaient montrés sur divers points. M. Pons prit des mesures